

AGENIS EDITIONS

Maison d'édition fondée le 1er mars 2026

Des histoires qui restent.

Réflexions d'un quart de siècle

Pensées sur la volonté, la voie et le temps

FRANTZ AGENIS II

Une publication AGENIS EDITIONS

© 2026 Frantz Agénis II

Tous droits réservés.

Une publication AGENIS EDITIONS

Maison d'édition fondée le 1er mars 2026

Première édition numérique : 2026

Texte : Frantz Agénis II

Couverture : AGENIS EDITIONS

Mise en page : AGENIS EDITIONS

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, distribuée ou transmise, sous quelque forme que ce soit, sans l'autorisation écrite de l'auteur, sauf dans le cadre de courtes citations utilisées à des fins de critique, d'étude ou de présentation.

*Je n'écris pas ce que je sais. J'écris ce
que je refuse désormais d'oublier.*

— FRANTZ AGENIS II

Avant-propos

J'ai vingt-cinq ans. C'est trop tôt pour écrire des mémoires, mais assez tard pour avoir vu certaines illusions mourir.

Je ne sais pas ce qu'est une vie réussie. Je ne saurais même pas dire si une telle définition peut exister sans trahir la diversité des vies. Je sais seulement que personne ne peut vouloir la mienne à ma place, qu'un chemin n'a pas besoin d'avoir été annoncé pour être emprunté, et que le temps juge souvent mieux que nous la valeur des hommes.

À vingt-cinq ans, on a déjà été plusieurs personnes. On a connu celle qui croyait que les adultes possédaient les réponses, celle qui pensait qu'un âge précis apporterait la certitude, celle qui attendait de découvrir sa vocation comme on découvre une pièce cachée dans une maison. Puis les années passent. Les réponses ne viennent pas toutes. Les adultes hésitent. Les vocations ressemblent moins à des révélations qu'à des choix répétés. On comprend que grandir n'est pas entrer dans un monde enfin clair, mais apprendre à marcher sans exiger que tout le soit.

Ces pages ne sont donc pas des leçons. Une leçon suppose une distance entre celui qui sait et celui qui doit apprendre. Je n'ai pas cette distance. J'écris depuis l'intérieur des questions, avec ce que l'expérience a pu me retirer de naïveté sans encore me retirer le désir de croire.

Je me méfie des certitudes qui arrivent avant l'épreuve. Elles sont faciles à porter tant qu'aucun événement ne leur demande leur poids véritable. Nous disons que nous serons courageux, fidèles, patients ou justes. Puis une perte, une humiliation, une attente ou une trahison vient nous demander si ces mots étaient des principes ou seulement une image agréable de nous-mêmes.

Je n'ai pas toujours répondu comme je l'aurais voulu. Il m'est arrivé d'attendre une motivation qui ne venait pas, d'espérer qu'une autre personne désire pour elle-même ce que je désirais pour elle, de chercher une voie parfaite afin d'éviter le risque d'en choisir une imparfaite. Il m'est arrivé de prendre la gentillesse pour une obligation de rester, et la méfiance pour une forme d'intelligence. Le temps n'a pas corrigé tout cela à ma place. Il a seulement rendu certaines erreurs assez visibles pour que je ne puisse plus prétendre ne pas les voir.

C'est peut-être cela, avoir vingt-cinq ans : posséder moins de réponses que prévu, mais assez d'échecs dans ses anciennes réponses pour commencer à mieux poser les questions.

Le livre qui suit est un état des lieux. Il rassemble ce que je crois aujourd'hui au sujet de la volonté, du travail, de la confiance, de la bonté et du temps. Demain déplacera peut-être certaines phrases. Je ne le crains pas. Une pensée qui ne peut pas être corrigée n'est plus une pensée ; elle est devenue une prison.

Je voudrais seulement que ces réflexions demeurent sincères à l'âge qui les a produites. Je ne parle pas depuis un sommet. Je parle depuis ce point étrange où l'on est assez loin de l'enfance pour mesurer ce qu'elle nous a laissé, mais encore trop près d'elle pour prétendre avoir compris la suite.

Il existe peut-être un âge où l'on peut regarder sa vie comme une œuvre achevée. Vingt-cinq ans n'est pas cet âge. C'est plutôt celui où l'on commence à comprendre que les premières pages engagent déjà la forme du livre sans encore en décider la fin. Certaines habitudes ont pris racine. Certaines fidélités se sont révélées. Certaines absences ont eu le temps de devenir des réponses. Nous sommes encore libres de beaucoup de choses, mais nous ne sommes plus entièrement neufs devant elles.

Cette position me paraît digne d'être écrite précisément parce qu'elle est provisoire. On attend souvent d'avoir vaincu une question avant d'en parler. Pourtant, la plupart des vérités qui nous accompagnent ne viennent pas après la bataille. Elles se forment pendant que nous cherchons encore comment tenir. Une pensée peut être incomplète sans être inutile. Elle peut servir de borne : voici ce que je voyais d'ici, avec la lumière et les angles morts de cet endroit.

Je ne veux donc pas donner à mon âge une autorité qu'il ne possède pas. Je ne veux pas non plus lui retirer toute valeur sous prétexte que d'autres années me corrigeront. Si seules les conclusions définitives méritaient d'être écrites, presque personne ne pourrait écrire honnêtement. Nous vivons avec des convictions de travail. Nous avançons à l'aide de vérités assez solides pour orienter le prochain geste, mais assez souples pour accueillir ce que le geste nous apprendra.

Les sujets de ce livre se rejoignent davantage qu'ils ne le semblent. La volonté touche au temps, parce que chaque projet que nous ne choisissons pas se paie en jours. Le travail touche à la volonté, parce qu'aucune vocation supposée ne nous dispense de commencer. La confiance touche au temps, parce qu'une parole ne

révèle sa valeur qu'en rencontrant des occasions de la tenir. La bonté touche à la volonté, parce qu'il faut parfois décider de rester bon lorsque la blessure nous propose la dureté comme preuve d'intelligence.

Au centre se trouve une même question : que puis-je réellement prendre en charge ?

Je peux prendre en charge mes actes, pas fabriquer le désir d'un autre. Je peux choisir une direction, pas exiger de connaître tout le chemin. Je peux offrir ma confiance, pas garantir l'honnêteté de celui qui la reçoit. Je peux poser une limite, pas obliger quelqu'un à comprendre pourquoi elle est devenue nécessaire. Je peux essayer d'honorer mon temps, pas récupérer celui que j'ai déjà donné.

Cette frontière n'appauvrit pas la vie. Elle la rend habitable. Une grande part de notre épuisement vient de la confusion entre ce qui nous appartient et ce que nous voudrions contrôler parce que nous l'aimons, le craignons ou en dépendons. Nous tirons sur une volonté qui n'est pas la nôtre. Nous cherchons la certitude dans un avenir qui ne nous la doit pas. Nous interrogeons les mots d'un autre jusqu'à espérer qu'ils nous protégeront contre ses actes futurs. Puis nous découvrons que notre vigilance n'avait aucun pouvoir sur sa liberté.

Il reste alors une liberté plus modeste, mais plus réelle : décider de la personne que nous serons devant ce qui échappe à notre décision.

Je n'écris pas pour rendre cette liberté facile. Elle ne l'est pas. Il est difficile de cesser de porter quelqu'un lorsqu'on sait qu'il pourrait tomber. Il est difficile d'accepter un métier simplement compatible dans un monde qui demande une passion spectaculaire. Il est difficile de croire sans garantie après avoir appris que certains savent très bien paraître. Il est difficile de partir sans transformer notre ancienne bonté en accusation contre nous-mêmes.

Mais la difficulté d'une vérité ne la rend pas moins nécessaire. Elle lui retire seulement le confort des slogans.

Je souhaite que ces pages gardent cette résistance. Qu'elles ne disent pas seulement ce qui apaise, mais aussi ce qui oblige. Qu'elles laissent une place aux exceptions, aux fatigues réelles, aux blessures qui ne se résolvent pas par une phrase. Une pensée sur la responsabilité devient cruelle si elle ignore la maladie, la pauvreté, la peur ou le poids d'une histoire. Une pensée sur la confiance devient dangereuse si elle transforme la patience en devoir de subir. Une pensée sur le temps devient absurde si elle réduit chaque heure à sa productivité.

Je ne cherche pas une formule capable de résoudre toutes les vies. Je cherche une manière plus honnête d'habiter la mienne.

Un quart de siècle n'est pas une vie. C'est assez, pourtant, pour savoir que la vie ne commence pas lorsque nous sommes enfin prêts. Elle est déjà en train de passer pendant que nous nous préparons à la vivre.

PREMIÈRE PARTIE **Personne ne peut
vouloir ta vie à ta place**



¹Je ne peux pas être plus motivé que toi

Il existe une fatigue particulière : celle de pousser quelqu'un vers une vie qu'il affirme vouloir, mais vers laquelle il ne fait aucun pas.

Au début, on encourage. On rappelle ses qualités à l'autre, on organise ses possibilités, on cherche les mots qui réveilleront en lui ce que l'on croit endormi. On se dit qu'il manque seulement de confiance, d'information ou d'un peu de soutien. Alors on offre davantage. On explique une nouvelle fois. On transforme son espoir en plan, son plan en calendrier, son calendrier en promesse.

Puis rien ne bouge.

Ce n'est pas toujours parce que l'autre est incapable. Il arrive qu'il ne veuille simplement pas assez ce qu'il dit vouloir. Cette vérité est difficile à accepter, surtout lorsque nous voyons clairement ce qu'il pourrait devenir. Nous confondons alors son potentiel avec son désir. Mais le potentiel appartient au regard de celui qui l'aperçoit ; le désir appartient à celui qui doit agir.

Je peux croire en toi. Je peux t'aider à voir plus loin que ta peur. Je peux t'ouvrir une porte, t'accompagner jusqu'au seuil et te rappeler pourquoi tu voulais la franchir. Je ne peux pas faire le pas sans te voler le seul mouvement qui aurait pu te transformer.

On ne sauve pas durablement quelqu'un de son absence de volonté. On peut le porter un moment, jamais vivre debout à sa place.

Il ne s'agit pas de devenir froid. Il s'agit de comprendre la limite exacte de l'aide. Aider, c'est rendre un mouvement possible. Se substituer à l'autre, c'est entretenir l'illusion qu'il avance. La différence se voit rarement au premier jour. Elle apparaît lorsque notre présence disparaît. Si tout s'arrête dès que nous cessons de pousser, ce n'était pas encore son mouvement.

Nous devons parfois accepter que notre enthousiasme pour la vie de quelqu'un soit plus grand que le sien. Cette disproportion ne nous donne aucun droit sur lui. Elle ne nous donne pas davantage le devoir de nous épuiser. Elle nous apprend seulement que l'amour, l'amitié et la loyauté ne peuvent pas fabriquer une volonté absente.

Il est tentant de continuer malgré tout, car abandonner nos efforts ressemble à l'abandon de la personne. Pourtant, retirer une force artificielle peut

être une forme de respect. Cela rend à l'autre la responsabilité que notre empressement avait commencé à lui enlever. Il découvrira peut-être qu'il veut réellement avancer. Il découvrira peut-être le contraire. Dans les deux cas, la réponse sera enfin la sienne.

Nous ne sommes pas cruels lorsque nous cessons d'être le moteur d'une vie étrangère. Nous reconnaissons simplement une loi que notre affection ne peut abolir : personne ne peut habiter la volonté d'un autre.

Cette loi demande toutefois de la nuance. Il existe des moments où quelqu'un ne manque pas de volonté, mais de forces. La dépression, l'épuisement, une peur ancienne ou une situation matérielle impossible peuvent ralentir un être qui désire pourtant profondément avancer. Regarder seulement son immobilité et conclure qu'il ne veut rien serait une injustice. Nous ne connaissons pas toujours la bataille qui consomme son énergie avant même le premier geste visible.

La différence n'apparaît pas dans la vitesse. Elle apparaît dans la relation que la personne entretient avec l'aide.

Fin de l'extrait

La suite est disponible dans le livre.